

## *Introduction*

Elsa et Henry viennent consulter en couple avec cette étonnante demande : « Bien que notre communication et notre sexualité soient interrompues, aidez-nous à continuer à vivre ensemble. C'est quand même mieux pour le bien des enfants que nous ne nous séparions pas. »

Après déjà quelque temps d'installation du cadre thérapeutique, Elsa, lors d'une séance, arrive visiblement très contrariée. Elle est habillée tout en blanc, jupe et corset très amples, ce qui contraste étonnamment avec sa longue chevelure ambrée. Elle me dévisage, avant de fusiller son mari du regard. Puis elle commence la séance sur un mode assez habituel quand nous les recevons. Lui, comme souvent se dérobe et lui renvoie la parole :

« Cela ne s'est pas encore bien passé ce week-end, on a eu une grosse crise. Raconte-leur, toi une fois.

— Non, vas-y toi, puisque c'est toi qui es mécontente.

— En fait, il s'agissait du lit d'Antoine [leur fils aîné], vous allez voir que mon mari ne prend jamais aucune initiative et que, dans ce cas-ci, c'est encore moi qui dois tout assumer. On s'est engueulés donc lundi parce que moi je ne sais pas toi, [en le regardant] toi, ça ne te gêne pas de dormir avec moi ?

— ...

— Eh bien moi ça me gêne, de toute façon comme on a plus de rapports, c'est désagréable d'avoir quelqu'un qui bouge tout le temps et qui prend la couverture régulièrement pour lui. Moi, j'ai froid pendant la nuit à cause de lui. Alors lundi, Antoine, Aline et Amandine (huit, six et trois ans) étant partis, je lui ai demandé qu'il aille dormir dans le lit d'Antoine, comme ça, je dormirai mieux.

Oui, parce qu'il n'y a pas d'autre endroit pour dormir chez nous que notre lit, sauf si les enfants ne sont pas là. Et comme ils n'étaient pas là tous les trois, on pouvait le faire, parce que sinon c'est gênant vis-à-vis d'eux. Eh bien, il y est allé, il a mal dormi, comme moi d'ailleurs quand parfois j'y suis allée. On dort mal parce que ce lit est foutu, il faut le remplacer quoi ! Eh bien il s'est simplement et stupidement plaint d'avoir mal dormi et a réintégré notre lit, sans penser que le problème était le lit d'Antoine et la solution de le remplacer. »

Cette vignette clinique, quasi métaphorique, met en scène la question initiale que nous allons travailler. Qui plus est, elle la pointe assez classiquement, au nom du « bien de l'enfant ».

La trame que je déroulerai, page après page, provient du croisement de deux thématiques. J'avais abordé la première dans un ouvrage précédent<sup>1</sup>, et celle-ci continue de me hanter. Il s'agit des conséquences de l'arrivée d'un enfant. Je prendrai ici en compte non seulement la mère, mais les deux parents, ou plus exactement je mettrai en évidence ce que l'arrivée d'un enfant suppose, modifie ou innove dans le lien conjugal.

La seconde thématique, en effet, est liée aux interrogations récurrentes que suscite la pratique d'entretiens psychanalytiques de couples. Cette clinique, qui retient mon attention depuis dix ans, a été peu théorisée jusqu'à présent par les psychanalystes. Elle me donna pourtant d'emblée l'envie de comprendre et de clarifier le foisonnement de questions qu'elle soulève, tant dans la spécificité de ses modalités que dans les particularités du lieu psychique qu'elle éclaire.

Depuis quelques années effectivement, j'ai choisi de consacrer une partie de mon temps de travail à ces entretiens cliniques particuliers. Analyste plus classique dans un autre temps, je navigue, accompagnant les traversées des uns et des autres avec plus ou moins d'espoir, de désespoir, de bonheur, ou de contrariété.

Avec les couples, rien de tout cela. Dès la première rencontre, souvent dès le premier moment de la première séance, sous couvert d'une demande quasi constante de « difficultés de communication », la scène se met en place bien différemment.

Elle s'installe sous le regard des cliniciens, puisque la dimension scopique est convoquée d'emblée dans ces entretiens, où il n'est évidemment pas question de divan. Les effets hysté-

rogènes d'un tel face-à-face, cumulés à ceux du travail en groupe, déchainent la dimension imaginaire. Ces effets sont précisément ceux qui ont poussé Freud à faire allonger ses patients. Ceux-là mêmes lui ont fait exclure, à lui, mais aussi à Lacan, la possibilité d'un travail de type analytique en groupe. Certes, entre la posture classique du divan-fauteuil, et celle du face-à-face de quatre sujets, deux thérapeutes et un couple demandeur d'entretiens, le saut méthodologique et épistémologique n'est pas si aisé à penser.

Quelques-uns pourtant se sont risqués à la défense théorique d'un travail analytique avec les couples : Lemaire<sup>2</sup> par exemple, mais également Eiguer<sup>3</sup>, ou très récemment Valtier<sup>4</sup>. C'est néanmoins en me plongeant dans les théorisations d'auteurs ayant réfléchi au groupe d'un point de vue psychanalytique que j'ai pu aborder le problème. Plutôt que d'aller vers une élaboration théorique qui envisagerait le passage entre un sujet et un couple, c'est-à-dire qui envisagerait le délicat passage du 1 au + 1, j'ai opté pour la démarche inverse. C'est-à-dire que j'ai choisi, adhérant ainsi aux propositions de René Kaës, de m'attarder d'abord au groupe, pour ensuite pouvoir poser la question plus spécifique du *conjugo*. Ce qui revient, en fait, à effectuer la démarche inverse : partir du + 2 pour aboutir au 2.

On pourrait se rallier, par découragement ou par facilité, à cette opinion simpliste qui consiste à considérer qu'un couple n'est ni un objet d'étude, ni un objet de travail analytique. Retranché dans l'antre souvent douillet de son cabinet, on choisirait d'attendre que des patients, bien informés de la démarche analytique, viennent solliciter une analyse dont ils acceptent d'avance les contraintes et les difficultés. Pourtant, de nombreux auteurs, et Freud le premier, nous ont appris combien une telle attitude de repli constitue une véritable démission par rapport à ce qui, des mutations du social, est à l'œuvre dans le psychisme de nos analysants.

Il s'agit donc de nous laisser interpellé par ce que certains nomment « cliniques nouvelles<sup>5</sup> » et qu'il me semble plus raisonnable de considérer comme évolution du champ clinique. Reste à définir ce que l'on entend par clinique et par nouveauté. En effet, il ne suffit pas de souligner les mutations actuelles et l'influence qu'elles ont sur les demandes d'entretiens pour redéfinir un champ qui soit réellement clinique. Il n'empêche, les

cris et les chuchotements de nos analysants, qu'ils soient reçus en couple ou pas, nous offrent sans cesse à penser un social en pleine transformation.

Reste à définir également le rapport de cette extension de la clinique à la pratique analytique, dans la spécificité d'une parole énoncée par un sujet d'une part, et dans le type d'écoute que l'analyste lui garantira d'autre part. La vraie question est là, me semble-t-il, plutôt que de se demander si ces analystes peuvent ou non élargir leurs champs cliniques. Beaucoup le font déjà, sans pour autant théoriser le grand écart qu'ils sont en train de soutenir.

Si la psychanalyse n'a pas à être « dans l'air du temps », elle qui justement travaille avec un autre temps que celui qui presse nos contemporains<sup>6</sup>, elle a quand même à s'interroger sur les rumeurs de ce social qui modifie les formes de cliniques, qui influence aussi le psychisme des analysants. Et Freud ne me contredirait pas, lui qui nous a si souvent invités à mettre à l'épreuve ses constructions théoriques. Cette détermination permanente dans une confrontation avec la clinique n'est-elle pas d'ailleurs ce que l'on peut repérer chez lui comme volonté de faire science ?

D'autres auteurs s'étonnent du silence de ceux que je nommerais volontiers les « traceurs ». Paul Israël, par exemple, écrit :

« Qui dit pratique au pluriel met en question cette représentation familière et univoque du psychanalyste assis derrière un divan sur lequel des patients viennent s'allonger plusieurs fois par semaine. Les psychanalystes qui, depuis bien longtemps, ont multiplié les modes de prises en charge autres que le divan, n'ont pourtant pas, jusqu'à ces dernières années, jugé bon de le faire savoir [...]. D'évidence, on ne peut parler de la psychanalyse aujourd'hui, comme on l'a fait, non seulement au moment de sa naissance, mais aussi aux divers temps de ces cent années qui nous séparent. [...] La société qu'a connue Freud sécrétait sans doute plus volontiers cet homme névrosé qui lui a servi de modèle pour construire sa théorie du fonctionnement mental. Dans la société actuelle, la modicité toute relative de la souffrance névrotique peut passer au second plan derrière les souffrances sans nom quotidiennement exprimées dans le corps social<sup>7</sup>. »

C'est la conduite d'entretiens analytiques de couples qui m'a donné l'envie de savoir si cette extension était envisageable, potentielle, ou impossible. Ce qui amène immédiatement une autre question : qu'est-ce qu'une clinique ? Ou, pour le dire autrement, qu'est-ce qui spécifie qu'un travail, une écoute, une rencontre, soient ou non cliniques ? Dans cette question, rien n'est facile. Beaucoup de dimensions s'imbriquent les unes dans les autres, de telle sorte qu'en modifier une bouleverse souvent la construction métapsychologique entière.

Il serait certainement intéressant de croiser, de confronter la lecture présentée ici avec une autre approche plus sociologique, anthropologique, historique. En effet, le couple, dans sa constitution, ses fonctions, ses rôles est éminemment variable d'un endroit à l'autre de la planète et aussi d'une époque à une autre. De plus, les couples que je reçois, et qui m'ont aidé à penser ce livre, sont tous issus d'un temps, d'un contexte social où les unions, confrontées au « démariage », se bricolent avec souvent beaucoup de souffrances et de difficultés tissant tant bien que mal des liens entre les crises.

Bien sûr, la réalité conjugale, la perception même d'un espace psychique conjugal, n'est pas la même dans l'Afrique en voie de modernité tentant de croire au mariage par consentement mutuel<sup>8</sup>, ou dans la banlieue aisée de Bruxelles ; elle n'est pas comparable non plus entre la banlieue délinquante de Charleroi<sup>9</sup> et celle qui consulte des cliniciens pour une difficulté conjugale.

Mais je ne suis pas sociologue et ne souhaite pas l'être. Je vais donc me contenter d'être ce que je suis : une clinicienne à l'écoute de ses patients et se voyant obligée de produire des modèles, des outils de travail pour soutenir sa pratique. Reste ensuite au lecteur attentif à réaliser sa propre synthèse, à souligner les incohérences et les complémentarités dans ces différentes approches qui tentent de cerner le phénomène humain.

## NOTES

1. Bastien Danielle, *Le Plaisir et les Mères*, Paris, Imago, 1997.
2. Lemaire J.-G., *Le Couple, sa vie, sa mort*, Paris, Payot, 1979.
3. Eiguer Alberto, *La Thérapie psychanalytique du couple*, Paris, Dunod, 1991.

4. Alain Valtier, *La Solitude à deux*, Paris, Odile Jacob, 2003.
5. Jacques Assoun, par exemple.
6. J.-B. Pontalis, *Ce temps qui ne passe pas*, Paris, Minuit, 1997.
7. Paul Israël, « Les pratiques des psychanalystes, une introduction », in *Pratiques de la psychanalyse, Débats de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 2000, pp. 9-12.
8. Lire à ce sujet Pierre-Joseph Laurent, *Le Pentecôtisme au Burkina-Faso*, Paris, Karthala, 2003.
9. Lire à ce sujet Pascale Jamouille, *La Débrouille des familles*, Bruxelles, De Boeck, 2003.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b> .....	7
<b>CHAPITRE I : UNE RECHERCHE CLINIQUE</b> .....	13
1. Pour une recherche clinique .....	13
2. Les entretiens de recherche clinique .....	16
3. La scène psychique conjugale et l'arrivée d'un enfant .....	19
4. Pour entrer dans les tableaux cliniques .....	22
<b>CHAPITRE II : ÉRICA ET POL :</b> « NE M'ABANDONNE PAS ! » .....	27
1. Érica .....	28
2. Pol .....	64
<b>CHAPITRE III : DU LIEN À L'OBJET</b> .....	91
1. Objet du lien et lien à l'objet .....	91
2. Un lien comme une garantie narcissique ? .....	92
3. Relation d'objet et utilisation d'objet .....	94
4. De Winnicott à Kaës .....	97
5. L'appareil groupal de Kaës .....	100
6. Pourquoi faire couple ? .....	104
7. L'espace psychique conjugal .....	107
<b>CHAPITRE IV : CHRISTINA ET MARC :</b> « AIDE-MOI À SORTIR DE LÀ » .....	111
1. Christina .....	114
2. Marc .....	149

<b>CHAPITRE V : L'ESPACE PSYCHIQUE CONJUGAL . . . . .</b>	<b>179</b>
1. L'espace de transitionalité conjugale . . . . .	180
2. L'espace psychique conjugal et la sexualité . . . . .	184
<b>CHAPITRE VI : UN LIEU DE DÉBAT FANTASMATIQUE ET DE CRÉATION . . . . .</b>	<b>193</b>
1. La métaphore du coffre-fort . . . . .	193
2. Nature du matériel psychique faisant irruption . . . . .	196
3. L'implacable répétition . . . . .	199
4. Création dans l'espace psychique conjugal et dans les entretiens cliniques . . . . .	203
<b>BIBLIOGRAPHIE . . . . .</b>	<b>211</b>